Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 15 (1947-1948)

Artikel: À la mémoire d'Alexandre Vinet
Autor: Clerc, Charly
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-758440

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A LA MÉMOIRE D'ALEXANDRE VINET

PAR CHARLY CLERC

Dans ce cher et singulier pays, les personnes cultivées ne possèdent en général qu'une partie de l'héritage littéraire. Surtout dans le temps où nous vivons. Pour les Suisses allemands, *notre* XIXe siècle, c'est Gotthelf, G. Keller, C. F. Meyer — je simplifie un peu le tableau —, à savoir des créateurs de personnages, des inventeurs de romans et de nouvelles. Les élèves du Gymnase, entre Berne et Saint-Gall, sont mis en mesure de lire des œuvres de ces auteurs, lesquels, du reste, appartiennent à la littérature allemande dans son ensemble. Des figures bourgeoises, ou paysannes, avec leur paysage, des évocations d'histoire, avec tout un décor bien net, leur tiennent ainsi compagnie pour la vie entière. Pour les Romands, *notre* XIXe, cela peut se réduire aussi à une triade d'écrivains, mais dont l'école ne nous parle guère, et que la littérature française n'a jamais accueillis à bras ouverts. Les œuvres de *Vinet,* autant que le Journal *d'Amiel,* furent pour la plupart d'entre nous l'objet d'une découverte personnelle. Ce ne sont pas de ces auteurs — ai-je besoin de le dire? — qui survivent dans les types humains que crée la fantaisie. Ce sont des intellectuels, des moralistes, des spécialistes de la conscience, dans les deux acceptions que notre langue donne de ce mot. Tels sont nos deux «ancêtres» principaux, lesquels d'ailleurs, jusqu'à ce jour n'ont pas manqué de disciples, aussi fidèles que respectueux. Pas aussi nombreux qu'on le voudrait, mais qui du moins ne laissent pas s'éteindre la flamme sur l'autel. Quant à notre troisième ancêtre, le Genevois *Rod. Töpffer,* s'il est beaucoup plus populaire que les autres, si en lui le moraliste se dérobe sous un incomparable humour, il faut bien dire que ses romans et nouvelles sont aujourd'hui moins lus que ses étonnants *albums.* Mais ses albums ne sauraient être, on me l'accordera sans doute, matière d'enseignement ou d'examen dans la classe du baccalauréat.

Avant d'aborder Vinet, je tenais à redire combien diffèrent nos ascendances, entre Vaudois ou Genevois d'une part, Zurichois ou Bernois d'autre part. Raison de plus pour que, nourris du XIXe siècle alémanique, vous fassiez l'effort de vous enrichir par la connaissance du XIXe siècle romand (parlant ainsi, je ne songe pas à la rédaction de cette revue, qui ne perd aucune occasion de révéler à ses lecteurs le patrimoine helvétique en ses multiples aspects).

Vinet, une destinée qui se résume en deux mots. Il *enseigne* et *prêche* à Bâle, au temps d'une crise politique assez grave. Il *enseigne* et *prêche* à Lausanne, alors que florissait dans la petite ville la poésie des altitudes, et qu'une révolution peu tragique lentement y mûrissait. Nous ne possédons pas, pour l'évoquer à l'occasion du centenaire de sa mort, tout ce cycle d'anecdotes, vraies ou apocryphes, qui font connaître à l'homme de la rue votre Gottfried Keller. Et l'on ne voit pas, à travers l'existence du grand Vaudois, cette série désolante de malchances ou de persécutions, qui font de la biographie de Rousseau, de celle de Pestalozzi, une espèce de drame en quinze ou vingt tableaux. Les événements, dans la destinée de Vinet, sont ceux qui se déroulent entre une âme et Dieu; ou encore, ce sont les divers appels qui s'adressent à un homme absolument décidé, en toutes les heures de sa vie, à reconnaître l'appel d'En haut. Vraiment, il n'est presque rien ici qui puisse imposer à la masse un homme illustre.

Si encore nous pouvions coller sur cette renommée un seul mot, parfaitement clair... Mais ce n'est pas le cas. Si je dis: *littérateur,* non seulement j'emploie un mot qui, dans notre langue, n'est plus guère en vogue, mais il me faudra ajouter que ce littérateur n'a presque rien d'un poète. Vinet, un *penseur...* Bien, mais nous voilà forcé d'avouer que ce mot ne doit pas être ici confondu avec celui de philosophe, et en devoir d'expliquer — ce qui n'est pas facile — ce qui distingue ces deux vocables. *Penseur religieux...* ah! définition parfaite..., toutefois les gens vont se figurer qu'il s'agit d'un théologien, et Vinet insiste beaucoup pour n'être pas classé dans cette tribu. Un *directeur d'âmes,* doublé d'un *prédicateur* dont les sermons se lisent encore..., mais n'est-il point étrange qu'on ne le puisse, tout simplement, intituler pasteur? Vinet, *la plus grande figure du protestantisme au XIXe siècle...* exact, avec cette réserve qu'en de multiples lieux de son œuvre, Vinet déclare n'être ni protestant ni catholique. Et tâchez maintenant d'expliquer le sens de cette attitude qui, Dieu le sait, n'est en rien indifférence ou neutralité. Le *libéral par excellence,* et en outre le *progressiste* décidé, au temps où Paris renversait la monarchie de droit divin..., mais ce libéral, ce progressiste, comme il chérit instinctivement le passé: «Toute ruine est touchante, et pour la plupart des hommes l'espérance est moins belle que le souvenir»... etc.; comme il partage, devant les progrès de notre démocratie, cette crainte que le juste et le vrai ne soient sacrifiés, s'ils deviennent affaire de majorité (crainte que vous retrouvez dans Gotthelf devenu réactionnaire, aussi bien que chez le bon radical Gottfried Keller). Mieux vaut ne pas situer Vinet dans un parti existant; mieux vaut

le qualifier — comme l'a fait récemment O. E. Strasser dans son excellent petit livre — *aristocrate libéral,* ou *libéral aristocrate,* une formule qui n'enchantera point monsieur Tout le monde. Vinet, c'est encore, en matière d'Eglise et d'Etat, le *champion du séparatisme.* Nul ne dira le contraire, si ce n'est que ce séparatiste, tout au long de sa vie, s'est particulièrement méfié de l'esprit de dissidence, et que la minuscule assemblée de confessants, fondée sous ses auspices, ne lui paraissait viable et respectable qu'à la condition de rester — en théorie du moins — Eglise de multitude. Et puisque nous en sommes à la liberté religieuse en faveur de laquelle Vinet combattit jusqu'à son dernier soupir, peut-être conviendrait-il d'affirmer qu'il est le plus *fameux, le plus insistant, le mieux armé de nos polémistes...* Mais veillez à ne pas égarer le profane qui vous écoute: celui qui ne perdit pas une occasion de rompre une lance, n'aima rien tant que de procurer la paix. La passion de la justice et de la justesse l'emportent de beaucoup en lui sur le goût des escarmouches.

Notre dessein fut de montrer jusqu'ici la complexité d'une grande âme simple, de faire comprendre que, si Vinet n'est pas aussi aisément définissable que le doit être un héros national, et s'il appartient uniquement à la sphère intellectuelle, morale, spirituelle, les dons extrêmement divers que nous découvrons en lui offrent un spectacle assez curieux et assez vaste, pour que le public de 1947, d'un bout à l'autre du pays, fasse effort de s'y intéresser.

Le public de 1947, devant le souvenir de Vinet... Mais n'y a-t-il pas cent ans déjà que Sainte-Beuve, parlant de lui au lendemain de sa mort, s'excusait de devoir emprunter bien des expressions à la terminologie chrétienne. Mais quel autre moyen, disait-il de faire comprendre un ordre de pensées qui ne nous est plus guère familier? Attirant l'attention de ses lecteurs sur la valeur d'un enseignement académique qui venait de prendre fin, Sainte-Beuve s'excusait de venir rappeler *ce qui est si loin de nous.*

Assurément, plusieurs mots essentiels du langage chrétien nous sont toujours usuels (usuels aux croyants, et même à ceux qui ne le sont pas!), mais il faut bien avouer que, dans l'Eglise d'aujourd'hui comme en marge d'elle, le monde de la pensée offre presque en tous lieux un paysage assez différent de celui où se mouvait l'intelligence de Vinet (que l'on songe seulement à la théologie de Barth!).

Je n'évoquerai dans ces pages que la personne, le caractère, le comportement de Vinet dans la vie de chaque jour. Et là encore, il faut bien reconnaître qu'entre lui et nous, comme entre l'exquis Lausanne d'alors et celui d'aujourd'hui, la distance est assez considérable. Je parle pour moi et plusieurs de mes anciens camarades: dans

les premières années du siècle, nous nous sentions très près de lui. Mais, si nous voulons être francs, à cette heure, qu'en est-il?

Confessons d'abord en quoi Vinet nous semble d'un autre monde. Cet adolescent qu'un père aussi austère qu'aimant surveille de près et de loin, au lieu de lui faire bonnement confiance; ce jeune maître si bien doué, entré dans l'enseignement à Bâle, et qu'on juge aussitôt digne de prêcher à la paroisse française..., voyez-le quand même envoyer ses sermons à Ouchy, pour que son père les juge, puis les lui réexpédie en indiquant à Alexandre la façon de les mieux faire. C'est touchant, mais n'est-il pas à craindre que ce débutant dans l'école et dans la chaire garde au cours des années une attitude de débutant, une phobie persistante d'accepter des tâches qui mieux que d'autres il est capable d'accomplir? Cette impression d'*incapacité, croissante,* comme il l'avoue à 34 ans, ne serait-ce pas une manière de psychose? ... Je suis quelquefois tout près de me le demander. Qu'on lui offre à Paris la direction du *Semeur,* à Montauban ou à Genève une chaire, comme à Lausanne avant 1837, ou encore une paroisse à Francfort..., effroi de Paris, de Lausanne, effroi de Francfort, angoisse répétée, dans l'âme de ce croyant, devant «ces positions qui ordonnent d'être officiellement et systématiquement convaincu, fidèle, vivant»! Il s'en remet à l'appel de Dieu, je l'ai dit, et j'admire. Et puis, il y a ce poids affreux de la douleur physique, ne l'oublions jamais. On compte les semaines où son mal lui accorda une véritable trêve. Néanmoins, est-ce qu'il n'écrit pas à sa sœur, en 1839: «A mesure que je me porte mieux, je me sens moins heureux et moins à ma place... Mon incompatibilité avec ma position me frappe toujours davantage.» A côté de la sublime obéissance, je crois discerner ce certain manque de décision, qui s'est trop souvent manifesté, en terre romande, chez les plus distingués. Sous cette humilité incomparable, n'y a-t-il pas *aussi* crainte du risque, ou peur de décevoir? «Il se pourrait fort bien que je n'allasse nulle part», écrit-il un jour. C'est-à-dire qu'il ne veut pas, qu'il voudrait bien, puis dit non. Et au lendemain de chaque refus — que du reste il tarde à formuler — un regret lui pince le cœur. Nous sommes de ceux qui, à distance, ont quelque peine à sympathiser. Et puis, alors que Sainte-Beuve, dans un bel article de la *Revue des Deux-Mondes,* le tire du demi-jour «qui lui convenait si bien», Vinet éprouve une *espèce d'effroi,* mais en même temps, du sein de cette *confusion,* ressent un vif plaisir quand même... Nous voudrions que ce fût effroi *ou* confusion, plaisir *ou* épouvante, mais non cette hésitation entre l'un et l'autre! L'observation que je permets ici de faire, est-elle d'un abominable simpliste? Je ne le crois pas.

Ce singulier flottement, dans un homme qui jamais n'hésita à livrer bataille pour de hauts principes... Ah! comme parfois l'on soupire

après le charmant et noble entrain d'un François de Sales, après l'incroyable simplicité de cœur d'un Vincent de Paul! De tant de précautions, de scrupules, il faut bien dire que le style de Vinet a quelquefois souffert. Là où nous autres, en 1947, souhaiterions quelque abondance tumultueuse, la fougue, un élan de lyrisme, voilà cette phrase exacte, merveilleusement consciencieuse, mais trop souvent surchargée, comme si l'écrivain n'avait pas confiance dans la clarté naturelle des idées qui le possèdent. Toute une suite de pages, ici ou là, où vraiment il s'explique trop, où sa pensée tourne en rond... Jusqu'à ce que, soudain, telle certitude ou telle indignation prenne forme dans une pertinente image, et nous voilà soulagés, bien plus, *soulevés* par sa voix, par son éloquence, sa conviction irrésistible. Mais, tôt après, il se corrige, il atténue. C'est comme si, la grande force, il la réservait au tréfonds de lui-même. On voudrait que sa parole vous dévorât: elle ne fait que vous pénétrer. Il le devinait bien, qu'un écrivain de son espèce ne trouverait jamais un grand nombre de lecteurs. Mais comme nous voilà chagrinés, aujourd'hui, que pour atteindre ce grand nombre, Vinet ait besoin — c'est là sa propre expression — d'être *traduit!*

Et puis, de cet étudiant lausannois qu'on a dit si plein d'entrain, il ne reste bientôt, pour l'ordinaire, qu'un charme assez émouvant de *gravité.* Celui qui émane non pas tant de ses lettres que ses ouvrages, et de sa statue en Montbenon..., et qu'on a cru bon de rappeler encore par le vêtement gris des premiers tomes de l'édition récente..., ce charme-là, y sommes-nous aussi sensibles que nous l'étions autour de 1900? Gravité, nous nommons cela tristesse, et — chose étrange au temps des plus horribles épreuves qu'ait subies l'humanité — nous demandons que la tristesse ne s'affiche point.

«... cette empreinte sévère et précise que toute vie doit avoir», écrit-il. Les plus austères d'entre nous parlent-ils encore ainsi? Un juge des lettres, de nos jours, serait-il supportable, qui se méfierait, à la façon de Vinet, des «impressions sensibles», comme il dit, et se refuserait pareillement au prestige des mots? Nous vivons dans un temps où l'art semble fait pour fasciner, éblouir, étourdir, épouventer. Nous sommes obsédés par le violent, le paradoxal, le brillant, la couleur. Presque tous. Et voilà qu'un penseur, qui jamais ne vit tragédie ni comédie, non content de juger assez sévèrement «l'inclination théâtrale», nous donne sa formule d'un théâtre national: on l'entend préconiser «le drame long monotone et doux de la vie de famille», «le retour régulier de ce qu'attend une espérance modeste»..., etc. Certes, notre Jean-Jacques a vu ici plus loin, plus large. Il ne nous condamnait pas, dans ce domaine, à la grisaille.

Achevons de dire ce par quoi ce grand esprit nous est devenu

quelque peu étranger. Nous serons ensuite plus à l'aise pour définir ce qui, de sa personne, subsiste, ce qui nous est aussi *présent* que nous peut l'être le plus cher de ceux que nous avons aimés. Auparavant, pourquoi ne vous dirais-je pas que, même dans le sacro-saint de sa vie religieuse, de cette vie en Dieu si proche de celle que nous voudrions vivre, il est parfois un sentiment inaccessible à la plupart de ceux qui me lisent. Ainsi, lorsque nous entendons Vinet, un jour de 1838, parler à la fois d'un immense deuil récent et d'une lancinante inquiétude qui l'habite: «Ce que j'ai compris, c'est que la mort de ma chère enfant était un pur châtiment; le châtiment qui devait venir! et c'en est encore un que l'infirmité croissante de mon fils.» Nul doute que Vinet ici soit *vrai,* autant qu'ailleurs. Nul doute aussi qu'une âme aussi sainte ait perçu des choses dont nous serons toujours inexperts. Mais, en toute franchise, parmi les plus chrétiens d'entre nous, combien en est-il qui, en pareille circonstance, s'obligeraient à voir dans leur douleur «le châtiment qui devait venir»?

Et maintenant, regardons mieux, dans l'ombre de la Cathédrale, ce grand chrétien d'autrefois, ce grand chrétien de toujours. Regardons mieux cette destinée d'étude, de sacrifice, d'humble et constante action. Regardons mieux ce visage... Un teint jaune, de malade, les traits épais et forts, oui... mais imaginez le regard, tour à tour caresse et rayonnement, ce qui veut dire enfance miraculeusement conservée. Et voilà qu'il nous semble aussi, à distance, dans une pauvre salle toute nue, percevoir le timbre de cette voix. Timbre un peu voilé d'abord, grave ensuite jusqu'à l'onction et à la solennité, mais cela n'est bientôt plus que puissance et charme, alors que le maître se livre sans réserve aux mouvements de son cœur. Dans l'auditoire, personne ne bouge, le petit bruit des plumes se tait, et «de ces moments, affirme un témoin, il restait *un redoublement d'affection* dans le cœur de ceux qui avaient le bonheur d'en jouir». Comme on écoute pieusement pareil témoignage! Comme on regarde avec nostalgie vers ce petit monde de la bonne grâce, de la Grâce!

Rappelons-nous son premier retour de Bâle, au début des vacances: «Ses amis allèrent à sa rencontre jusqu'à une lieue de la ville; il descendit de la diligence et se jeta dans leurs bras...» Délicieuse lithographie romantique... Certes, mais qui a gardé toute sa fraîcheur. Et nous disons aussitôt: *Vinet, génie de l'amitié.* «Rien ne me fait tant de peur que de perdre la force d'aimer», écrivait le jeune homme. Crainte inutile, injustifiée. Car jusqu'aux derniers jours de sa vie, il l'a conservée tout entière, «cette guirlande de noms bien-aimés», de jeunes amitiés dont s'égaient et s'embellissent nos déclinantes années. C'est en elles qu'il a trouvé ces joies qui ont «le plus de rap-

port, selon lui, avec le bonheur définitif et suprême». Aussi bien, aujourd'hui, devons-nous aligner vos noms, Louis Leresche, Isaac Secrétan, Charles Scholl, les plus proches, et puis les Jaquet, les Forel, les Marquis..., dire cette fidélité aux plus anciens comme aux plus récents, à certains même qu'il n'a jamais vus, qu'il ne connaît que par un livre ou une lettre. Une âme vraiment chrétienne, n'est-ce pas celle qui n'oublie personne, qui en cours de route ne lâche aucun de ceux qui un jour lui furent donnés, et ne se présente devant Dieu qu'en porteuse quotidienne d'une large brassée d'âmes? Que l'on publie bout à bout une centaine de ses lettres d'amitié, de tendre consolation et d'encouragement, et vous verrez quel florilège magnifique cela fera! Et rien ne nous empêcherait d'y ajouter des lignes qui se rapportent à cette affection particulière que Dieu nous porte, ce qui est l'objet essentiel de notre foi, comme de notre imitation: *«La chose qui nous perd, dit-il, c'est de ne pas vouloir être aimé.»* Et voyez aussi cette attitude amicale à l'égard de la mort elle-même, qui fut sans doute celle de Vinet agonisant, comme de sa mère dont il a dit: «... douce envers la mort, comme elle l'était envers tout le monde.»

Mais il faut louer aussi, en Vinet, *cette courtoisie du cœur et de l'intelligence,* qui rend exquise une présence humaine. Qu'une telle vertu soit peu répandue aux jours que nous vivons, raison de plus pour l'exalter. Voyez donc comme il sait faire crédit à ceux qui l'abordent, ou lui écrivent, ou sollicitent de lui, à l'improviste, un entretien — tels cette paysanne venue en ville pour le marché, ou ce jeune typographe —... il a pour eux tout le temps qu'il faudra, autant et plus que pour répondre à M. de Chateaubriand. Nous sommes à cent lieues de ce qui se nomme indulgence, car cet homme est sagace, clairvoyant, d'une politesse attentive et circonspecte.

... «plus jaloux de trouver les points qui unissent que ceux qui divisent», dit-il quelque part, dit-il bien souvent. *L'esprit conciliateur* de Vinet. Ce défenseur acharné de deux ou trois grands principes, quelle peine il se donne, en de multiples occasions, pour entrer dans l'optique du parti adverse! Politesse du cœur, ici encore, qui lui fait dire parfois *eucharistie* au lieu de *Sainte Cène*, et lui fait voir dans cette eucharistie le protestant et le catholique en parfait accord, «si toutefois ils y apportent l'un et l'autre un cœur brisé». Et dans cette saison où certains des nôtres font un peu grise mine à la canonisation de Nicolas de Flue, il me plaît de trouver un jour, sous la plume de Vinet, cette phrase: «L'invocation des saints, en quoi diffère-t-elle de la demande que nous faisons à un homme pieux de prier pour nous? L'objection qu'on pourrait faire n'est que métaphysique.» Celui qui envisage la Réforme comme une entreprise toujours à refaire, com-

ment ne concevrait-il pas le culte véritable au-dessus de nos misérables définitions humaines? Celui qui par-dessus tout autre *dogme* croit à la grandeur de l'homme et à sa misère, comment ne dépouillerait-il pas, toutes les fois qu'il est possible, le point de vue confessionnel, et qu'il nomme parfois l'esprit de secte? Celui qui estime que la révolution doit être par nos soins commencée, sur l'appel de nos consciences, avant que la Révolution ne fasse litière de ce qui s'appelle conscience de la personne..., comment ne pas saluer en lui le prudent rassembleur de tous ceux qui, dans la cité humaine, veulent que se conserve, par la vertu des militants du devoir et de la Grâce, quelque lueur de la Cité de Dieu?

Voyez encore dans Vinet *le sage* et *le prophète,* tout ensemble, celui qui, parlant aux Suisses de 1831 ou de 1947, prononce des vérités et des avertissements dont nous sommes à même, cette année, d'apprécier la bouleversante justesse. Ecoutez-le donc nous dire que «bientôt on ne verra plus en présence que l'industrialisme et les idées immatérielles». Alors, à moins que l'âme n'abdique, elle sera poussée de force dans la voie d'où elle s'écartait obstinément pour se jeter dans les routes latérales... Ne sommes-nous pas précisément à l'heure «où la réligion attend que la société, rebutée par mille poursuites vaines, lui revienne enfin, haletante et humiliée?» Quand l'incrédulité, dit encore Vinet, n'a plus à choisir qu'entre le matérialisme le plus abject et la foi chrétienne, il faut convenir, à l'honneur du genre humain, qu'elle joue son reste. Cela n'est-il pas actuel, terriblement? Et la présence de Vinet, ne l'éprouvons-nous pas aussi quand il parle de ces gouvernements qui lanternent, tandis que les peuples s'agitent? quand il annonce que désormais les guerres ne seront *plus d'intérêts, mais d'opinion, de religion, faudrait-il dire?* Et lorsque Vinet s'inquiète de l'avenir de la Suisse, ne se pose-t-il pas les questions qui nous oppressent: «Je ne sais où elle va, je ne sais même pas si elle va. Elle a le sentiment d'être hors du vrai...: neutre sur le papier, jamais neutre à l'application, sentant qu'il lui faut être ou réellement neutre, ou réellement le contraire, et ne sachant pas se donner une position...» Mais la neutralité est-elle vraiment son palladium?... Non pas, mais la *moralité:* «Sans moralité, sans religion, nous ne sommes qu'une grande voie militaire ouverte aux nations.»

Vinet a quelque chose à dire aux siens, *hic et nunc.* Lui qui a vu sombrer le régime des aristocraties, qui a salué l'avènement de la politique bourgeoise, il ne nous cache point que cette politique bourgeoise ne s'élèvera au dessus d'elle-même qu'en devenant, de bourgeoise, populaire. Est-ce à dire qu'il s'en remettre à cette *vox populi,* qu'il la confonde avec la *vox Dei?...* «Nous ne comprenons pas plus, affirme-t-il, le droit divin de tous que le droit divin d'un seul.»

Sagesse, équilibre, courage imperturbable du regard. Aussi le sentons-nous plus proche que jamais, lui qui, aussi bien en matière politique que de croyances, *ne dépasse jamais sa pensée par sa parole.*

Peu espérant de nature, je l'ai dit, et toutefois seule une espérance sérieuse a pu le faire écrivain. Il est penché toujours sur son Eglise vaudoise, dont il dit: «J'aime encore plus ce qu'elle peut devenir que ce qu'elle a été.» Il est tout près aussi des plus timides croyants d'entre nous, celui qui priait ainsi: «Je ne comprends rien. Je comprends que je suis la grande misère, et que Tu dois être la grande miséricorde.» Et pas loin non plus des agnostiques, des douteurs ou mécréants, à la condition toutefois que leur âme soit hantée du désir de vivre au plus haut d'elle-même. «Dès que vous avez reconnu la vérité — j'entends la vérité morale» — écrit-il à l'un d'entre eux, «rien ne peut vous dispenser de vivre selon cette règle, et l'Evangile ne serait pas vrai, que vous seriez venu d'être un saint.»